

# Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES  
DE MONTPELLIER

1706 - 1987

NOUVELLE SERIE

TOME 18 - 1987

BULLETIN  
DE  
L'ACADÉMIE DES SCIENCES  
ET LETTRES  
DE MONTPELLIER



MONTPELLIER

1987

**Séance du 22 juin 1987***RÉCEPTION DU PROFESSEUR JEAN-GABRIEL POUS  
ÉLOGE DU PROFESSEUR ÉDOUARD MOURGUE-MOLINES*

Monsieur le Président,  
Monsieur le Secrétaire Perpétuel,  
Madame Mourgue-Molines,  
Mesdames et Messieurs,

Un certain mercredi de juin 1983, le Professeur Édouard MOURGUE-MOLINES accompagnait à l'hôpital SAINT-CHARLES un arrière-petit-fils et sollicitait l'avis de son ancien élève à propos d'une inquiétude maternelle fort banale, néanmoins reconnue préoccupation dominante au sein d'une famille attentive. Seule était justifiée une confirmation pronostique apaisante. La vocation première de l'**Orthopédie**, par définition «science des enfants», que vous appelez, Messieurs, à siéger en votre Compagnie, est avant tout de répondre aux interrogations parentales, aux questions de ceux qui découvrent avec une admirable extase les performances pédiatriques de la croissance, les étapes aventureuses de la maturité et s'alarment parfois de quelques variations quant à l'orthomorphie de leur descendance.

C'est justement Jacques-Mathieu DELPECH, inventeur en 1812 à MONTPELLIER du terme «orthomorphie», qui me fournit en cet instant matière à réponse quant aux variations tolérables ou inacceptables.

Sachez que DELPECH, avec deux siècles d'histoire, représente encore pour l'étranger la plus sûre caution de la qualité orthopédique à MONTPELLIER, tandis que sa statue majestueuse vous accueille sous les cèdres à l'entrée de l'hôpital SAINT-ÉLOI.

Ainsi rassuré par les références historiques, mon maître s'enquit alors des conditions hospitalières, des progrès récents sur les thèmes chirurgicaux d'actualité. Il exprima inquiétude et scepticisme quant aux réformes administratives et surtout législatives du moment.

Sans attendre mes réponses, il contrôla le message exprimé vingt-cinq années plus tôt à l'étudiant, externe provisoire, que je fus sous son autorité.

Avec l'élégance discrète que nous respections, il m'adressa un dernier encouragement à poursuivre, «à maintenir» selon la devise de la MAISON D'ORANGE qui lui était chère. Je perçois aujourd'hui cette ultime rencontre comme une exhortation affectueuse à accomplir l'hommage académique qui m'incombe.

\*

\*   \*

Monsieur et Cher Maître qui avez accepté ce parrainage difficile,  
Chers Confrères,

C'est un remerciement tout à la fois chargé de reconnaissance et d'inquiétude que je vous exprime, Messieurs qui me pressez d'accéder à ce cinquième fauteuil de votre Académie, dans la succession prestigieuse d'Édouard MOURGUE-MOLINES, de Paul DELMAS, d'Alphonse JAUMES.

Ma tâche y serait présomptueuse sans la bienveillante indulgence de ceux qui m'appelèrent, de vous qui m'écoutez. J'imagine combien grande eût été, en 1955, l'hilarité de mes amis externes des hôpitaux, étudiants et stagiaires à la clinique chirurgicale Laennec, si le patron m'avait alors désigné pour prononcer son éloge. Quel vacarme d'internat aurait animé la salle de garde de Font d'Aurelle jouxtant Laennec, salle décorée des fresques ludiques d'Albert Dubout, d'un réalisme tel qu'un directeur rigide les fit détruire après s'y être reconnu !

Tout aussi grand doit être l'étonnement de mes maîtres ici présents. Ne pouvant les citer tous, il me souvient comme les plus responsables ceux qui furent mes guides au concours d'internat : J.B. PRIOTON, P. CARABALONA, J. MIROUZE, A. BERTRAND, et par dessus tout, celui qui confirma ma vocation de chirurgien orthopédiste des enfants, m'accorda sa confiance dans une liberté totale de progrès, le Professeur Maurice LAPEYRIE, membre émérite de cette Compagnie. Je fus durant six années son chef de clinique au 4<sup>e</sup> étage de l'Hôpital SAINT-CHARLES.

\*

\*   \*

Parcourant récemment les archives de notre école médicale, beaucoup plus austères qu'une salle de garde, sous une voûte gothique et tout en haut d'un escalier de cent marches qui en assure la protection, je découvris une petite feuille jaunie de papier quadrillé, prélevée sans nul doute au carnet de poche d'un homme méticuleux. Une plume noire, fine et régulière révélait : «moi, Louis Molines, pasteur, déclare autoriser mon petit-fils Henri Louis Édouard Mourgue, né le 29 septembre 1895 à Caveirac, à faire ses études de médecine en la Faculté de Montpellier».

La date : 29 octobre 1914, annonçait la rentrée prochaine tout autant que le quatrième mois d'un conflit indécis dont certains espéraient encore une issue diplomatiquement négociée. Comme pour tout jeune étudiant, cette première entrée dans le monde des études universitaires marquait pour Édouard MOURGUE, à 19 ans, la fin d'une adolescence studieuse qui le mena du petit au grand lycée de garçons de notre cité.

Fils de pasteur, c'est chez son grand-père maternel, Louis MOLINES, 8<sup>e</sup> pasteur du nom en lignée directe, qu'il habitait depuis l'âge de neuf ans dans une petite maison, au 20 cours Gambetta. Le pasteur Louis MOLINES, docteur ès Lettres, qui siégeait en votre Académie aux côtés du Cardinal de CABRIÈRES, eut une influence décisive sur l'éducation du jeune Édouard, le confirmant dans la culture classique, la formation littéraire, le goût de la lecture et l'usage des citations les plus recherchées.

Les temps de vacances semblent avoir été tout aussi irremplaçables lorsque grand-père et enfant parcouraient dès l'aube les contreforts de l'Aigoual et la terre de Meyrueis qu'ils atteignaient de Montpellier après un long trajet en patache..., des heures limpides, peuplées d'échanges érudits et poétiques, souvent occupées à réciter les vers de Virgile, de Corneille ou de Victor Hugo.

La richesse spirituelle de ce pasteur qui créa et dirigea durant 41 ans la paroisse évangélique de la rue Brueys ancrée dans la fidélité à l'Évangile et le service de l'Église Réformée le jeune MOURGUE.

Dix-neuf ans après la mort de son aïeul, par respect pour la mémoire et le nom de MOLINES qui n'avait plus de représentant, Édouard MOURGUE répondait au souhait de sa mère et obtenait légalement de s'appeler MOURGUE-MOLINES.

Nanti d'un si précieux héritage, comment s'étonner que la personnalité d'Édouard MOURGUE-MOLINES fût fermement sculptée, irréversiblement marquée de distinction, d'intelligence et de volonté. Une longue vie adulte de 70 années devait permettre de

révéler qualités morales, clairvoyance et humanisme, tout à la fois lors d'actions militaires au service de la FRANCE, dans une carrière universitaire et hospitalière exemplaire, mais aussi dans un engagement à la vie politique publique où il apporta la même fidélité rigoureuse que celle le liant à l'Église Réformée qu'il professait.

**MOURGUE-MOLINES** fit partie d'une génération mise à l'épreuve par trois guerres successives.

La fin de l'année 1914 et les débuts de 1915 déçurent les espoirs optimistes et confirmèrent la gravité et l'ampleur du désastre. Quelques trimestres d'anatomie enseignée par GILIS, un peu de botanique au PCN que professait Charles FLAHAULT, quelques rapides cours de petite chirurgie, il n'en fallait pas plus pour être brancardier volontaire en première ligne dès septembre 1915 et se retrouver médecin auxiliaire, puis sous-aide major à VERDUN, engagé pour trois lourdes années qui se terminèrent presque par la fête grandiose célébrant à STRASBOURG le 14 juillet 1919. Mlle Stella CESAREA vivant en Alsace y participait également. Ce n'est que plus tard, attirée à MONTPELLIER par la faculté de Médecine où elle fut étudiante, qu'elle connut et épousa un brillant conférencier d'externat et devint ainsi Madame MOURGUE-MOLINES.

C'est avec hantise que votre confrère décrivit devant vous, pour le 50<sup>e</sup> anniversaire de l'armistice, cette journée du 31 janvier 1917, épisode parmi tant d'autres de la guerre des gaz. L'avancée sournoise de la nappe chlorée, la suffocation irréversible des hommes surpris, l'utilisation aléatoire des masques sur les visages barbus, le gel instantané des mucosités autour de la face, le tri des survivants toussant, gesticulant et des asphyxiés raidis, figés, alignés au matin devant le poste enneigé. Plus de trois cents victimes en une nuit, en un seul poste de secours sous la garde d'un médecin titulaire de cinq inscriptions précipitées et d'une unique bouteille d'oxygène.

Malgré les douleurs du temps évoqué, le propos se voulait d'une ironie lucide et concluait : «après la vague du chlore, il y eut la vague des enquêteurs, la venue des grands chefs et des toxicologues... et bien sûr... lorsqu'il y a eu un grand nombre de morts, on distribue des décorations aux vivants». Quelle grandeur pour présenter trois citations, une première croix de guerre et la légion d'honneur à titre militaire !

Il ne fallut que 20 années d'activité professionnelle hospitalo-universitaire et de vie familiale heureuse, occupées par de nombreux concours sur lesquels je reviendrai et la naissance de quatre enfants, que déjà une note du 10 février 1940 signée du médecin

capitaine, chef de l'équipe chirurgicale à l'Hôpital Militaire, annonce : «Monsieur le Doyen, tout arrive ! L'hôpital d'évacuation auquel j'appartiens va quitter LUNEL pour la zone des armées ce mercredi 13 février. Je ferai donc mon dernier cours ce soir et prends la liberté de vous en aviser pour que vous puissiez assurer mon remplacement».

Seuls, 5 mois d'absence, une démobilisation rapide et quelques trimestres dans une FRANCE divisée, précèdent la réponse courageuse donnée à l'appel du Professeur L. PASTEUR VALLERY-RADOT : **rejoindre les rangs de la Résistance**, assurer en Languedoc-Roussillon le rôle de responsable du comité médical, œuvrer pour la liberté. Les actions courageuses seront et resteront d'autant plus méconnues et occultes qu'elles étaient quotidiennes et semblaient appartenir à une vie régulière. Où pouvait-on mieux soigner et cacher de jeunes résistants blessés que dans le service hospitalier dont il avait la charge : le service de Gynécologie ? Quels redoutables secrets étaient confiés à des oreilles féminines ! Aucun ne fut livré. Où mieux recevoir ces hommes et femmes traqués que dans une maison familiale, dans son cabinet de consultation, surtout lorsqu'il est situé rue Pasteur face à un des locaux principaux de la Gestapo ? Pour mieux donner le change, MOURGUE-MOLINES acceptait même d'être consultant et chirurgien de certains officiers allemands, mais quels risques encourus dans cette mixité !

La période attendue de la libération de la FRANCE connut des heures pénibles en notre ville. Après avoir apporté son témoignage et révélé avec exactitude quelques terribles secrets du combat de l'ombre, É. MOURGUE-MOLINES ne pouvait accepter de siéger à ces cours de justice contraires à son serment hippocratique, à son respect de la vie.

La décision est vite prise : **engagé volontaire** dans la première armée française du Général de LATTRE de TASSIGNY débarqué peu avant en Provence, ce fut sa troisième guerre. Chef chirurgical à l'hôpital d'évacuation 415, il remonte la vallée du Rhône, stationne l'hiver à BESANÇON. L'immense activité confère une expérience de grande richesse médicale. L'équipement de l'hôpital 415 déploie tout le matériel moderne de l'armée américaine : instruments, appareils d'anesthésie en circuit fermé et surtout cette fantastique substance de conditionnement industriel : le plasma humain desséché, lyophilisé, qu'il suffit d'hydrater en quelques secondes avant de l'injecter.

C'est la réanimation inespérée, voire miraculeuse de certains blessés et surtout des brûlés graves trop fréquents dans les chars. Tout médecin est fasciné lorsqu'il utilise parmi les premiers une grande innovation thérapeutique. Il en explore les résultats et

s'émerveille des bienfaits au point d'en méconnaître parfois les ennuis iatrogènes. Le plasma américain, préparé à partir du mixage de nombreux donneurs véhiculait fréquemment l'hépatite virale B !

En août 1945, le Médecin-Colonel MOURGUE-MOLINES entre en Alsace, là même où 1919 le voyait déjà participer à la victoire, portant avec honneur deux citations supplémentaires et une nouvelle croix de guerre. Le même boulanger de Plobsheim et sa famille reconnaissent sous le premier uniforme français qu'ils acclamaient, celui qu'ils avaient accueilli et hébergé en 1919.

Évoquant tardivement ses actions militaires, MOURGUE-MOLINES écrira : « J'ai gardé de tout cela une vive admiration pour l'héroïsme des Bretons. J'ai en horreur l'exploitation du titre d'ancien combattant, encore plus celui de résistant et je ne fais partie d'aucune association ».

Quel symbole que le vent d'une guerre, un vent qui allège l'homme et finalement le révèle à lui-même dans ses certitudes et sa simplicité ! Quel vent profond qui dépouille l'homme de ce qu'il aurait pu paraître ! Ainsi méditait le vigneron-poète de notre siècle, Joseph DELTEIL.

La valeur de tels services comblerait un historien, un rédacteur de mémoires et justifierait, sans être exhaustive, une longue communication. La conclusion reprendrait peut-être la pensée de Charles Flahault, enseignant au PCB, membre de l'Institut de France et dont j'admire l'œuvre de Botaniste-Forestier : « La végétation offre à qui sait la lire les indications les plus précises sur les possibilités et les limites de l'expansion humaine ».

\*

\* \*

Le deuxième volet, celui de la carrière hospitalo-universitaire est pourtant dominant.

Dès 1920, admis à bénéficier des conditions de l'ancien régime réservé aux étudiants mobilisés — combien de régimes anciens ou nouveaux et transitoires ont depuis assailli et dévalorisé la formation médicale ! — Édouard MOURGUE-MOLINES reprend ses études, mérite l'Internat des Hôpitaux chez TÉDENAT, de ROUVILLE, VALOIS, RAUZIER et accède au clinicat dans la famille spirituelle du Professeur FORGUE dont il devient le dauphin.

Respectueux admirateur de ce maître de la chirurgie à MONTPELLIER, il en reçoit la charge des mises à jour du célèbre précis de pathologie chirurgicale, ouvrage de notoriété internationale. Cet héritage s'exprime en termes inoubliables dans un tribut de reconnaissance à l'illustre patron lors du discours d'hommage en 1943.

Le mot de BALZAC pour qui *«la gloire du chirurgien est viagère»*, car elle est liée au seul geste opératoire, est évoqué et commenté avec nostalgie. Si l'écrit ou la flamme de la pensée peuvent se perpétuer, le geste chirurgical le plus admirable, patiemment éduqué, sauveur de vies humaines, s'efface du souvenir des hommes à mesure que disparaît le cortège des malades guéris et des générations d'étudiants ou de disciples. Sublime humilité de ces tâches d'artisan que les médias actuels croient honorer en les vulgarisant, alors que leur vraie valeur est d'être réalisées dans le secret et soumises à la rapide labilité de la matière humaine.

La filière et l'alternance des concours tantôt hospitaliers, tantôt universitaires égrainent les titres enviés d'interne des hôpitaux, d'agrégé, de chirurgien des hôpitaux puis des sanatoria. L'Académie de Chirurgie ouvre ses portes et décerne les commentaires élogieux d'Henri MONDOR pour le nouvel associé national. La chaire de Pathologie et Clinique propédeutique, puis celle de Clinique Chirurgicale lui sont confiées à MONTPELLIER.

Trente années d'activité chirurgicale et de faculté, toute une vie d'efforts et de progrès successifs conduisant à l'une des cliniques magistrales les plus célèbres de notre Faculté, la Clinique Chirurgicale B. C'était l'époque de la réforme Robert DEBRÉ, créant le nouveau cadre des fonctions plein temps hospitalo-universitaires qui nous régit depuis. MOURGUE-MOLINES mit en place dans son service les éléments de cette innovation profonde. Elle supprimait la situation désolante de jeunes agrégés maintenus hors de l'Hôpital, situation qu'il déplorait pour l'avoir trop longtemps subie à l'âge des ardeurs opératoires.

\*

\* \*

Le Professeur MOURGUE-MOLINES illustra par sa carrière les talents d'un enseignant, d'un précurseur, d'un observateur perspicace et critique des grands problèmes médicaux et sociaux de notre temps.

Le rôle d'enseignant de la chirurgie est subtil ; il ne doit rien concéder à l'artisanat, toujours perfectible, de l'acte opératoire, véritable compagnonnage manuel et artistique ; il ne doit rien négliger pour l'intelligence du diagnostic clinique et de l'indication thérapeutique. La décision chirurgicale sera toujours un compromis d'efficacité entre l'histoire naturelle d'une maladie et le résultat espéré d'une agression volontaire. La souveraineté du chirurgien est de savoir souvent s'abstenir. Sa plus haute responsabilité s'exprime dans la contre-indication opératoire lorsqu'elle résiste à trop de chirurgie injustifiée. L'incompréhension publique en est si grande que même raisonnée et obligatoire, l'abstention reste source des procès les plus entêtés, et parfois des évaluations les plus incompétentes de prétendus experts.

Grande aujourd'hui est la confusion qui célèbre l'acte et méconnaît le pourquoi, livrant l'individu aux abus de la technique manuelle ou instrumentale, voire de l'imagerie, toutes invoquées comme raison supérieure. Les exigences individuelles des patients et des consultants, souvent nées du fantasme, visent à la réalisation de tous les désirs et mettent la science médicale en demeure de servir des passions exacerbées au mépris des lois sociales ou des droits d'autrui. Dès lors que le médecin, le chirurgien, subit des demandes abusives, des demandes à réaliser les sollicitations illégitimes, d'aucuns préconisent parfois la nécessité actuelle d'un contrôle supérieur. Où se placerait l'intérêt d'un contrôle tardif, médical, administratif, voire pénal ? La seule force directive pour les acteurs responsables de demain réside dans la **qualité de l'enseignement**, non point celui de l'amphithéâtre, mais celui de la transmission d'homme à homme du vécu, de l'expérience, de la réflexion. MOURGUE-MOLINES excellait dans ce rôle.

GUI DE CHAULIAC en 1348, estimait que l'un prenait la peste de l'autre et expliquait avant l'heure l'épidémiologie trop actuelle du SIDA. N'exprimait-il pas aussi *a contrario* la force contagieuse, la valeur irremplaçable des grands enseignants pour la transmission du savoir ? Ces grands enseignants qui font le tour du monde et dont vous êtes, Monsieur le Professeur GUERRIER, l'exemple permanent.

Quelle plus grande peste, quel SIDA que celui d'un jour où certains universitaires et politiques cédant au désarroi et à la panique ont souscrit aux revendications des étudiants tribuns..., des parleurs d'amphithéâtre. Ces usagers éphémères ont par leur désordre, leurs doctrines importées, entretenu l'Université malade hors du traitement de longue haleine, seul apte à lui restaurer son principe vital cher à BARTHEZ, à BÉCHAMP. Le déluge de réformes nébuleuses qui suivit 1968 n'apportera ni vaccin préventif, ni solution radicale. Observateur impartial des bouleversements de structure, MOURGUE-MOLINES avait prophétisé dans ses leçons les grands risques de la banalisation, des agitations inutiles, des réformes précipitées, incohérentes ou contradictoires.

Fin diseur de la chose médicale, il percevait les tremblements et mettait en garde ses disciples. Le contrat de travail faisant suite au diplôme fût-il spécialisé, ne pouvant jamais être une perspective globale ou à long terme, MOURGUE-MOLINES enseignait pour le plaisir du savoir scientifique, de ses applications pratiques et parfois de la petite histoire.

Aucun étudiant stagiaire n'ignorait l'histoire du Baron LISTER de GLASGOW, les aventures de PASTEUR, de ses flacons et de ses vers à soie malades dans nos Cévennes ou celles du chirurgien KOBERLE, major de l'armée des Indes, tellement orgueilleux de l'éclat de ses instruments qu'il les faisait frotter et polir sans cesse et devint le vrai fondateur de l'asepsie. Bien que parvenu au poste d'agrégé, MOURGUE-MOLINES assura durant 16 années les conférences d'internat en pathologie chirurgicale. Parmi ceux qui lui firent confiance pour diriger une préparation difficile, trente-deux franchirent ce concours et plusieurs devinrent des maîtres universitaires.

\*

\* \*

L'enseignant de clinique en notre Faculté est évidemment un praticien toujours en charge d'une unité hospitalière où il a le pouvoir, le devoir d'exprimer en actes de soins et de techniques, sa science, ses perceptions novatrices, son «futurible» selon Bertrand de JOUVENEL.

MOURGUE-MOLINES fut pionnier dans l'étude de l'homme brûlé. Il rapporta au Congrès français de Chirurgie de 1937 sur ce thème. Il démontra à des générations d'étudiants la maladie locale et générale. Son attachement à l'étude des brûlures rejoignait une philosophie qui associe l'intimité de l'homme et l'intégrité de ses limites extérieures, qu'elles soient visibles ou secrètes. La peau sans cesse éliminée et renouvelée confère, avec le cerveau, à l'anatomie indispensable et assure le maintien du Moi biologique dans l'environnement. Elle permet son équilibre moléculaire générateur de pensée et de destinée, la destinée de l'homme telle que LECOMTE du NOUY la décrivait en 1948.

MOURGUE-MOLINES étudiant la biologie des brûlés eut précocément la vision de cette biochimie humaine qui, sous l'enveloppe tégumentaire, réalise les micro-concentrations de substances régulées en complexes d'actions et de rétro-contrôles, de connexions et de signaux. Il fallait être visionnaire pour, dès 1937, prédire que 15 ans, 30 ans plus tard, l'apparition des neurolytiques, des neuro-transmetteurs permettrait de contrôler les turbulences végétatives du choc mais aussi d'agir sur la pensée humaine, que les greffes tissulaires de peau cèderaient la place à celles d'organes grâce à la maîtrise des réactions immunitaires, que les cellules germinales seraient soumises à des rencontres de laboratoire, que d'autres manipulations discrètes modifieraient l'ADN messager.

\*

\*   \*

MOURGUE-MOLINES eut l'aperçu de ces problèmes, de ces substances bénéfiques aux brûlés, aux opérés, mais qui peuvent également violer l'intouchable, réaliser l'inacceptable car la spirale des violences humaines menace d'aveuglement la conscience des savants et la vie des innocents. Il fut ensuite en Alsace et en Forêt-Noire parmi les premiers à avoir connaissance de ces hommes du génocide au sein desquels on ne peut reconnaître sans trembler certains médecins réalisateurs de médications, d'expériences monstrueuses. Pour ceux qui ont entrevu de tels délires et éprouvé l'immensité du désespoir, il y eut une attirance quasi expiatoire vers les blessés ou brûlés véritables, même les plus graves ; il y eut une joie paradoxale à parler et à combattre dans la pratique quotidienne la maladie authentique, même la plus pénible. Je n'ai ainsi compris que trop tard l'intérêt scientifique de MOURGUE-MOLINES pour ces brûlés porteurs de lésions inhumaines. Hélas, je n'ai pu retrouver dans les notes fanées d'un cours, les regards, les intonations, les hochements de tête, les silences de celui que nous appelions «magister» et qui, par discrétion, n'osait faire passer plus clairement son expérience, ses souvenirs, son émotion à des étudiants rieurs ou sans pitié.

\*

\*   \*

Il en fut ainsi d'ailleurs pour la chirurgie de la tuberculose pulmonaire rendue possible et fréquente dans les vingt années de l'avant et de l'après-guerre. Le hasard d'une rencontre avec le Docteur Arthur MARISSAL, phtisiologue, orienta très tôt MOURGUE-MOLINES à prendre en charge ces personnes mutilées dans ce que les physiologistes de l'appareil pulmonaire appellent la capacité vitale. N'est-il pas illusoire de vouloir évaluer de telles aptitudes en chiffres et en pourcentage !

Il n'existe pas de chirurgie plus difficile que celle des séquelles fistulisées et surinfectées des atteintes tuberculeuses du poumon ou des bronches, là où la gangue scléreuse et envahissante s'oppose à tout clivage, à tout projet de dissection réglée. Comparativement, la transplantation cardiaque fait figure d'exercice.

MOURGUE-MOLINES affrontait de tels obstacles, des situations parfois insurmontables et toujours laborieuses, provoquant certains soirs les commentaires ironiques d'assistants néophytes.

\*  
\*   \*

L'action et la pensée d'un expert en chirurgie ou en médecine, s'il veut être homme de progrès, doivent avoir pour point de départ, selon E. RENAN, un respect profond du passé. Nos confrères anesthésistes actuels qui découvrent les blocs plexiques, les anesthésies loco-régionales, les analgésies péri-durales en obstétrique ou en orthopédie des membres, connaissent-ils l'histoire de FORGUE, de RICHE, de TÉDENAT, de MOURGUE-MOLINES, créateurs et utilisateurs quotidiens de la rachianesthésie, connaisseurs émérites de l'anesthésie locale aujourd'hui simplement revalorisée par les propriétés nouvelles des drogues utilisées ? Tous les domaines actuels de la chirurgie ont été explorés par nos illustres prédécesseurs. Pour qui sait les lire, les vieux grimoires recèlent des trésors précieux mais aussi cachés que l'héritage du laboureur de LA FONTAINE, ... et je crois en cela avoir l'assentiment complice et expert de Monsieur le Secrétaire Perpétuel Gaston VIDAL.

\*  
\*   \*

Le troisième volet permettant d'évoquer la personnalité de MOURGUE-MOLINES est certainement le plus nuancé. Il est coloré des teintes et contrastes qui font la richesse attractive d'une œuvre musicale, d'un tableau, d'une personnalité toujours unique et irremplaçable.

Vouloir les traduire en phrases et en locutions peut paraître une gageure intolérable semblable aux naïves explications d'un commentaire.

MOURGUE-MOLINES était trop intéressé par l'histoire et l'événement, trop concerné par la chose publique, trop fidèle à ses convictions dans la tradition orthodoxe pour ne point s'engager. C'est dans la deuxième partie de sa vie, après les actions militaires de jeunesse, et l'accès aux fonctions universitaires supérieures que nous découvrons les actes, témoignages de maturité.

\*

\*   \*

A peine achevée la deuxième guerre et les premiers soubresauts politiques d'une république restaurée mais mal identifiée, un deuxième appel du Professeur L. PASTEUR VALLERY-RADOT, médecin et écrivain devenu son ami, le convie à soutenir l'action du général de GAULLE. Il appartiendra aux cent membres fondateurs du R.P.F. et sera le premier conseiller municipal élu sous ce titre en notre ville. Il le restera 29 années, *intuitu personae*, sans propagande ni manifeste, traversant comme maire-adjoint les mandats successifs de Paul BOULET et de François DELMAS. Écouté et sage, il exprimait en permanence un scepticisme critique à l'égard des hommes et des circonstances. Cela lui valut l'estime de beaucoup... et quelques solides inimitiés !

C'est au titre d'adjoint au maire qu'il s'occupe longuement de la bibliothèque municipale, plus tard secondé par sa fille Mlle Françoise MOURGUE-MOLINES, conservatrice des fabuleux patrimoines de papiers et de reliures, ces valeurs intangibles supérieures à l'or ou au dollar et que seules menacent les maladies spécifiques des insectes et des moisissures. Il participe à l'extension des locaux vers l'ancien collège des Jésuites, lycée désaffecté dont il connaissait toutes les classes et dont je fus moi-même en 1950 l'un des derniers utilisateurs. Sa contribution fut précieuse et passionnée lors de l'inestimable legs du grand bibliophile Frédéric SABATIER d'ESPEYRAN.

Il inventoria alors et fit l'apologie des vingt-cinq grands bienfaiteurs qui, du Baron François-Xavier FABRE en 1825 à son ami le Colonel Maurice LOUIS en 1966, assurèrent la richesse actuelle de notre bibliothèque.

\*

\* \*

Au même titre d'adjoint au maire, MOURGUE-MOLINES investit beaucoup de temps dans les fonctions d'administrateur des hospices. C'est une vocation complémentaire du médecin responsable. Il disait que la nécessité primordiale des soins ou l'urgence apparente ne justifie jamais le gaspillage dont l'extirpation radicale sauverait aujourd'hui notre système de protection, fondement combien fragile de transferts monétaires pseudo-égalitaires. MOURGUE-MOLINES avait approfondi sa pensée dans ce domaine après avoir été observateur des ordonnances de 1946 créant la Sécurité Sociale.

Cette participation du médecin à la gestion de l'hôtel où il exerce : l'hôpital, à l'équilibre des banques où il émarge : les organismes sociaux, est aujourd'hui, encore plus impérative. La viciation des fonctionnements est malheureusement fréquente. Les directions, les commissions, les régimes fragmentaires s'associent à des structures hospitalières trop lourdes, sans identité originale. Les équipes médicales ou chirurgicales sont enfermées dans des unités appelées selon la mode : services hospitaliers, départements, pôles ou unités. Ce ne sont trop souvent que des cellules kystiques étrangères à l'actuelle évolutivité de l'humain. Voulant mettre en œuvre des lois et règlements uniformes sans subtilité locale et régionale, sans respect des différences ou des missions complémentaires, les mesures proposées entraînent pour aujourd'hui les dérégulations regrettables et peut-être suicidaires que nous connaissons. Le souci des équilibres budgétaires annuels, qu'ils soient d'État, de Ministères ou d'Hôpitaux s'opposent aux véritables investissements d'avenir, aux modes de fonctionnement inédits, seuls générateurs de diminution des dépenses et du coût total réel de la maladie. Quant à la santé, état de grâce bien différent de l'absence de maladie, elle n'a pas encore de nomenclature, et notre ministère dit «de la Santé» garde comme préoccupation première, oh ! combien angoissante, les finances de la maladie !

Au lendemain des séances administratives, MOURGUE-MOLINES traduisait pour ses proches son analyse pessimiste, voire alarmiste, malheureusement confirmée par la

crise actuelle. Il préconisait alors la rigueur individuelle et sa valeur éducative des comportements. Dans son rôle d'expert auprès du Tribunal ou auprès du régime des pensions militaires, il faisait preuve d'une sévérité exemplaire ne pouvant admettre qu'au-delà de la juste indemnisation du dommage, l'individu recherche un profit indu au détriment de la collectivité. Vous devinez mon adhésion profonde à ces principes auxquels j'ajoute par expérience personnelle le rôle essentiel de l'Hôpital d'Enfants. Dès les premières années de vie et pour influencer les comportements des décennies à venir, les structures de soins pédiatriques doivent être investies de leur rôle d'École de Santé, d'École de Société. Hélas, les adultes qui proposent sont rarement accessibles à la primauté de l'enfance dont ils banalisent les besoins en termes de maternage prolongé ou de techniques miniaturisées. Cancer et infarctus resteront encore pour longtemps les objectifs prioritaires et trop souvent exclusifs d'une société adulte, égocentrique, et les maternités futures, au sens hospitalier du terme, seront davantage les «palais de la femme et du couple» où les salons de la stérilité et du refus fœtal paraissent pour les médias plus indispensables que la vraie maison protectrice de l'enfant — unique lendemain de notre humanité —.

\*  
\* \*

Mon propos s'achève en rappelant les **origines familiales**, le sacerdoce pastoral des MOURGUE et surtout le ministère héréditaire de ce grand-père vénéré Louis MOLINES. Ami des riches et des pauvres, la considération et le respect unanime qu'il méritait à MONTPELLIER en ce début du siècle, valurent à M. MOURGUE-MOLINES d'être appelé très vite à s'occuper des affaires de l'Église Réformée de FRANCE. D'abord conseiller presbytéral de la chapelle rue Brueys, il œuvre pour qu'à travers les tendances libérale et évangélique, causes de division, le protestantisme reconstitue l'unité de l'Église Réformée. Il devint progressivement responsable régional, puis vice-président laïque du conseil national, second indispensable du Président le pasteur Marc BOEGNER. Les deux hommes s'étaient liés d'amitié à l'occasion d'actions communes durant la résistance, la période de libération et ses lendemains. L'estime et l'affection réciproques se développèrent avec l'adhésion à cette «exigence œcuménique» prônée par le pasteur durant sa charge ecclésiale nationale. Nous en dissertons selon les circonstances, sur le soir de journées opératoires, lorsque la tâche accomplie accorde à l'attelage chirurgical quelques instants de communion irremplaçable, privilège précieux de notre hiérarchie.

Mesdames, Messieurs,

Le chirurgien confronté en permanence aux misères corporelles, possédé par les recettes techniques de son art, ressent parfois, lorsqu'il avance en âge, l'amertume d'avoir exercé une discipline incomplète : la chirurgie ne livre pas à celui qui la pratique le mystère des passions ou la nature singulière de l'Esprit.

Le Professeur MOURGUE-MOLINES par ses activités multiples, ses engagements, sa parole distinguée, nous a révélé que la simple connaissance de l'homme laisse au chirurgien qui œuvre de ses mains une vision ineffaçable, un ravissement du cœur, au sens catalan du terme, comme seule la rencontre du chemin de Damas a pu un jour le réaliser.

Cette vision fut de nature à motiver la longue vie de mon maître.

Homme de dévouement, il a donné aux valeurs supérieures découvertes dès l'aurore, les heures et les jours les plus précieux de sa vie, réservant seulement sur le tard pour ses petits-enfants et arrière-petits-enfants les libertés attentives dont ses proches avaient été partiellement privés lors d'une trop grande activité.

Homme de tolérance, respectueux des personnes, les témoignages affluent et honorent celui qui sut garder raison face aux crimes étranges de l'histoire ; celui qui en 1944 assiégeait le Préfet de l'occupation pour défendre Jean GUISONNIER et d'autres résistants anonymes ; celui qui, 15 jours plus tard, accompagné de M. le Pasteur CADIER, suppliait et obtenait du Préfet de la libération, la grâce de ce jeune de 16 ans seulement, coupable d'avoir œuvré dans la cour d'une maison maudite. Quelques jours plus tard, c'est encore avec grande modération et sérénité qu'il déposait devant la première Cour de Justice. Sans prendre passion, il réalisait simplement ce que la dignité humaine impose au médecin. Qui sonde les corps meurtris ou mutilés, sait la guérison des blessures les plus cruelles comme des erreurs les plus incroyables. Sans vouloir en extirper la cause, il cherchait le salut des membres et des cœurs dans l'acharnement qui célèbre la vie.

Homme de discernement lucide et courageux, de culture savante, de fidélité et de devoir, tel fut Édouard MOURGUE-MOLINES, membre émérite de votre Compagnie devant laquelle il prononça de nombreux discours et communications chargés d'érudition. Les titres révèlent une attention vive pour l'histoire oubliée, tels «Les frères Moraves en Forêt Noire», «Les souvenirs de l'ambulance du Midi en 1870», «Les huguenots réfugiés à Hambourg : catholiques ou protestants ?», «Le cœur de l'Amiral Duquesne»...

Il y reçut également notre confrère le Docteur DESHONS récemment disparu, et prononça l'éloge du médecin praticien, du vrai médecin de famille.

Je n'ajouterai, pour l'avoir entendu au Théâtre Municipal, que la charmante évocation des médecins et rues de Montpellier, lorsqu'il eut en charge le discours d'usage à la rentrée universitaire de 1959.

Ses écrits, ses discours, ses propos étaient émaillés de citations multiples et raffinées. Il me fut impossible aujourd'hui d'en choisir une seule. Pour l'heure, je cèderai simplement à une vieille coutume universitaire dont le Professeur MOURGUE-MOLINES m'enseigna un jour l'élégance :

«De m'avoir écouté, Messieurs, je vous remercie».

Jean-Gabriel POUS

\*

\* \*

*RÉPONSE du Professeur Yves GUERRIER*

Monsieur le Président de l'Académie,  
Messieurs les Présidents,  
Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,  
Mes Chers Confères,

C'est avec une émotion certaine, Monsieur et Cher Ami, que je suis là à cette tribune, ce soir, pour vous accueillir au nom de l'Académie et vous souhaiter la bienvenue.

Depuis que j'ai été admis dans notre Compagnie, je me suis lié d'amitié à votre beau-père et durant le chemin qui nous menait de la rue Poitevine à l'hôtel Métropole, siège du Rotary (nos réunions statutaires tombent le même jour), j'avais bien des fois évoqué votre candidature, car parmi nos jeunes collègues, vous êtes de ceux que l'on regarde, Monsieur.

«Aimez-vous les uns les autres» a dit le Christ ; «mais, ajoutent les Polonais, il n'a pas interdit les préférences». Mon rôle est bien facile aujourd'hui, car il y a bien longtemps que l'on vous attendait. Je vous ai connu à l'orée de vos études médicales où votre famille venait vous présenter à mon maître le Professeur Georges LAUX comme il était coutume à l'époque, lorsqu'on était en famille. Jeune agrégé, je vous ai reçu, nous avons eu notre première entrevue.

En vous choisissant, notre Compagnie a voulu un chirurgien orthopédiste et un chirurgien pédiatre (je rappelle rapidement l'équivoque du mot «Orthopédie») pour qu'il vienne succéder au Professeur Édouard MOURGUE-MOLINES. Elle savait qu'elle trouverait en vous, comme elle avait trouvé en lui, un homme qui témoigne dans toute sa vie professionnelle sa fidélité à la médecine, telle qu'elle peut être conçue par un homme de dévouement et un homme de tolérance.

Vous êtes né le 13 mai 1934 à Nîmes, premier fils de Jules POUS et de Gabrielle BOUSSAGOL, qui en eurent trois. Votre père était alors agrégé des universités et enseignait l'espagnol au lycée de NÎMES. Il vint au lycée de MONTPELLIER. Là il effectua toute sa carrière. Je sais qu'il y reçut toute l'estime de ses collègues et celle de mon beau-père, Camille VABRE, censeur des études à ce même établissement. Pendant de nombreuses années, ils partagèrent une solide amitié.

Vous êtes arrivé à MONTPELLIER à l'âge de 3 ans. Ce fut l'âge où j'arrivai de Bretagne avec mon père qui rentrait de captivité. Grand blessé de guerre, on lui avait conseillé le climat beaucoup plus clément du Midi de la FRANCE.

Madame votre mère, licenciée dans la même discipline, n'exerça que lorsque les besoins de la nation se firent ressentir en 1939 et 1940. Elle consacra toute sa vaillance et son affection à sa famille. Comme beaucoup d'académiciens, vous êtes issu d'une famille d'enseignants et nous verrons qu'ils sont nombreux parmi vos ascendants. Ils vous ont inculqué le plaisir et le besoin de communiquer et de transmettre. Transmettre ce savoir qui est l'acte le plus important de tout enseignant ; qui est, si l'on peut dire, l'acte majeur de notre profession.

Comme vous me l'évoquiez lors d'entretiens personnels, votre famille paternelle fut pauvre et des plus modestes. Originaire de la haute vallée de l'Aude, elle descendit comme l'on disait alors, vers les vallées et coteaux du Minervois plus accueillants et plus prometteurs pour un agriculteur méridional dont la destinée est la culture de la vigne. Ce fut GINESTAS, petit village proche de LÉZIGNAN-CORBIÈRES et du Canal du Midi qui fut le berceau de votre famille paternelle, grâce à l'édification d'une petite propriété viticole amoureusement cultivée, d'autant qu'elle avait été laborieusement acquise, et ce fut aussi le lieu de vos vacances estivales durant toute votre enfance.

Vos grands-parents, par leur travail, menèrent votre père à l'Université... sans la Sécurité Sociale ! La reconnaissance de votre père fut édifiante. Conscient des sacrifices de ses parents et de son abandon du métier d'agriculteur, il voulut par des vacances agricoles montrer sa fidélité à ses parents et sa fidélité au terroir. Jeune enfant, vous accompagniez vos parents pendant les mois d'été où la vigne est belle et ces séjours dans le Minervois vous avaient mis en contact avec les valeurs les plus précieuses qui sont indispensables à l'enfance et malheureusement oubliées par beaucoup. Actuellement ces valeurs ont nom : l'effort, la continuité dans le travail et la fidélité familiale. Vous en avez acquis le goût du terroir et des travaux manuels, choses qui vous ont marqué de façon indélébile pour toute votre existence, qu'elle soit de labeur ou de loisir.

Votre famille maternelle fut tout aussi modeste et originaire de BÉDARIEUX ou de ses environs. Toutefois, la vocation universitaire (et là encore vers la langue et la civilisation espagnoles), se fit une génération plus tôt. Votre grand-père maternel enseigna cette langue dans divers établissements à BÉDARIEUX, SAINT-CÉRÉ, MONTPELLIER, au Lycée Condorcet ou à l'école de Commerce de la rue Saint-Pierre dont 20 ans plus tard,

vous parcouriez quotidiennement la ruelle fort pierreuse mais chère à Valéry. Sa vie fut marquée par quatre années de la première guerre qu'il accomplit avec courage et dont il rapporta citations, décorations... et ennuis de santé. Ces souvenirs discrètement racontés dans l'intimité et les bavardages avec son petit-fils aîné, émerveillèrent quelques promenades solitaires.

Le frère de votre grand-père, Gabriel BOUSSAGOL, eut une influence déterminante sur toute votre famille et vous lui devez votre prénom. Une intelligence lumineuse qui n'avait d'égale qu'une très cordiale simplicité, le fit accéder bien vite aux plus hautes fonctions universitaires : grand hispaniste et reconnu comme tel par la communauté internationale, professeur de faculté à TOULOUSE, puis recteur à DIJON, BORDEAUX et MONTPELLIER. Comme vous le reconnaissez, il vous légua le culte et la joie du savoir.

\*

\*   \*

Votre carrière universitaire, mon cher ami, fut de qualité. Après un baccalauréat obtenu avec mention bien, vous être entré à la faculté de Médecine la même année où je commençais ma carrière d'agrégé, il y a déjà bientôt 35 ans.

Comme beaucoup de ceux qui avaient choisi la voie pour réussir, vous avez franchi les échelons des concours hospitaliers, externat, internat, assistantat, qui — rappelons-le — sont le fait d'un volontariat. Puis les concours universitaires, moniteur d'anatomie, puis de chirurgie infantile et orthopédie. Vous fûtes chef de clinique à 30 ans, et la même année vous obteniez votre grade de docteur en Médecine. Admissible dès l'année suivante au concours d'agrégation, vous fûtes admis en 1970 comme maître de conférences agrégé lorsqu'une place se trouva libre. En 1978, vous êtes nommé Professeur sans chaire et Professeur Titulaire de première classe en 1984.

Vous avez été remarqué sur le plan national par vos pairs et vous fûtes membre élu du Comité Consultatif des Universités de 1972 à 1978. Cette année 1987, vous êtes à nouveau membre élu du Conseil National des Universités.

Mon Dieu, que voilà une vie progressivement bien remplie et qui ferait envie à plusieurs ! Vos titres et vos fonctions sont à l'unisson de votre vie professionnelle.

Permettez-moi de les citer : lauréat de la Faculté, prix de thèse, prix Buisson, prix Caillé de la Faculté de médecine de PARIS, prix Chupin de l'Académie de Chirurgie décerné à un mémoire sur la chirurgie de guerre : «réparations artérielles et complications métaboliques».

Vos titres militaires : service militaire (30 mois) de 1960 à 1962, dont 24 mois en ALGÉRIE. Chirurgien assistant à l'Hôpital Militaire Baudens à ORAN, chirurgien chef dans le sud-Oranais, croix de la valeur militaire, cité à l'ordre de la division, vous êtes actuellement médecin de réserve.

Vos fonctions hospitalières : vous êtes chef de service intérimaire de chirurgie infantile, disait-on alors, en 1968 jusqu'en janvier 1969. Chirurgien des Hôpitaux en 1970, chirurgien-consultant d'orthopédie infantile et administrateur à l'Institut SAINT-PIERRE à PALAVAS, établissement hospitalier spécialisé d'enfants et d'adolescents, patrimoine précieux de Montpellier et du Languedoc-Roussillon. Vous êtes chef de service de chirurgie pédiatrique au C.H.U. Saint-Charles à MONTPELLIER depuis 1974.

Vous êtes membre de très nombreuses sociétés savantes : de la Société Française de Chirurgie Infantile, de la Société Française de Chirurgie Orthopédique et Traumatologique, membre titulaire du Groupe d'Étude de la Scoliose, membre du comité médical de l'IMOC, membre fondateur du Groupe d'Étude en Orthopédie pédiatrique, dont vous êtes actuellement le président, membre associé de la Société de Chirurgie Plastique, membre associé du Groupe d'Étude de la Main, membre de la Société Orthopédique de l'Ouest, membre titulaire de la Société Internationale de Chirurgie Orthopédique, membre correspondant de l'Orthopaedic Pediatric Society, membre d'honneur de la Société d'orthopédie portugaise, membre d'honneur de la Société d'orthopédie Mid America Orthopaedic Association. ... Vos qualifications, vos compétences sont nombreuses.

Outre cette carrière prestigieuse, vous fûtes et vous êtes encore un Professeur qui enseigne. Que ce soit l'enseignement traditionnel aux étudiants, aux candidats aux concours hospitaliers et même aux écoles para-médicales, cet enseignement vous occupe de longues heures. L'amour de l'enseignement est chez vous chose naturelle. Vous avez aimé enseigner. De plus, vous avez organisé un enseignement post-universitaire, ce mot est souvent galvaudé, un véritable enseignement post-universitaire de formation permanente à MONTPELLIER, à NÎMES et à PERPIGNAN, dans toute notre région sanitaire, au bénéfice des enfants.

Vous avez créé et vous assurez la direction depuis 1983 d'un certificat universitaire d'orthopédie infantile et de pathologie de l'appareil locomoteur. Venant de différentes villes de l'Hexagone, des chirurgiens participent à MONTPELLIER à des séminaires d'orthopédie. Vous-même participez à des enseignements nationaux, et comme tout chef d'école dont la vocation est certaine, vous avez créé et formé une équipe de chirurgiens pédiatres à MONTPELLIER, un peu comme je l'avais déjà fait pour la chirurgie cervico-faciale. Vous être prévenant au-delà de toute espérance et l'on doit se souvenir du proverbe arabe : «Le mérite appartient à celui qui commence, même si le suivant pourra faire mieux».

L'on retrouve là ce plaisir de donner qui est véritablement le trait principal de votre caractère sur le plan intellectuel. Votre activité hospitalière, votre activité de soins comme l'on dit actuellement, est bien remplie. Outre votre emploi de chef de service à l'Hôpital SAINT-CHARLES, votre action de consultations et de chirurgien est permanente.

Vous avez une activité exemplaire à l'Hôpital SAINT-PIERRE de PALAVAS dans cet établissement spécialisé d'orthopédie infantile, où vous avez assuré l'organisation d'un centre exclusif de 200 lits consacré à l'enfant, à l'adolescent, à l'appareil locomoteur en croissance. Dès votre arrivée, vous avez su coordonner les médecins de rééducation, chirurgiens et pédiatres pour créer une équipe. Depuis plus de 20 ans, au cours de réunions thématiques dont vous avez le secret, vous avez renforcé les actions d'enseignement et de formation pratique et théorique.

Vous avez su réserver un temps pour la recherche, pour la recherche fondamentale, pour la recherche applicable à l'activité chirurgicale. Cette recherche fut le fruit du travail de vos jeunes années et durant plus de 20 ans vous vous êtes intéressé à la croissance squelettique et au cartilage de croissance, cartilage de conjugaison, faisant faire à cette question d'importance primordiale, de très nombreux progrès.

Les résultats obtenus par la recherche fondamentale furent, comme je l'ai dit, applicables à la clinique de la croissance de l'enfant.

Votre coopération internationale est exemplaire. De votre séjour en Afrique du Nord, où vous aviez œuvré de façon édifiante pendant la période douloureuse de la guerre d'ALGÉRIE, vous avez continué votre action humanitaire par une coopération intensive et structurée à l'Hôpital SAINT-PIERRE de PALAVAS et là, par des rapports avec les dispensaires d'ALGÉRIE et les hôpitaux, vous avez assuré la prise en charge d'enfants handicapés et malformés. Ce sont plus de 10 000 enfants algériens qui bénéficièrent des soins de chirurgie, de rééducation, d'appareillage à l'Institut SAINT-PIERRE.

Tel est le nombre incroyable d'enfants qui furent pris en charge sur une période de 10 années par vous-même et votre équipe. Maintenant, ceux-ci sont soignés sur place grâce à l'enseignement que vous avez fourni aux médecins, chirurgiens, résidents algériens, marocains et tunisiens, qui assurent la continuité de votre œuvre.

Votre action internationale s'est également inscrite au PORTUGAL, en CÔTE D'IVOIRE, en ÉQUATEUR et votre dernière mission de la Direction des Relations Culturelles eut lieu à BRASILIA où vous avez séjourné en 1980 et 1985.

Conférencier choisi, vous fûtes professeur invité par des facultés étrangères, à BARCELONE, VALLADOLID, PORTO, GENÈVE, VÉRONE, BRUXELLES, LISBONNE, PORTO-RICO et vous fîtes plusieurs séjours en Amérique du Nord, invité non seulement des facultés québécoises mais aussi de CHICAGO, SAN FRANCISCO, NOUVELLE-ORLÉANS et PORTLAND.

Par ces voyages à l'étranger vous avez vérifié la phrase de Carlo Goldoni qui, déjà en 1757, affirmait : «Celui qui n'a jamais quitté son pays est plein de préjugés», ces préjugés qui, comme l'a dit Voltaire, «excluent tout jugement et ne sont souvent que la raison des sots».

Cette activité scientifique a été marquée par le nombre de vos publications : plus de 200, ainsi que près de 100 thèses dirigées dont un grand nombre pour des internes des hôpitaux. Dans ces publications, nous comptons de nombreuses monographies et des publications dans des revues françaises et étrangères aux comités de lecture implacables.

Voilà, Messieurs, la carrière de celui que vous avez choisi, carrière brillante s'il en fut et tracée au fil du temps. Toutefois si le labeur de l'homme apparaît en filigrane dans cette vie de travail, nous devons relever certains aspects particuliers : votre culte des anciens, parents ou maîtres ; en vous écoutant tout à l'heure, nous avons cru revoir notre maître commun Édouard MOURGUE-MOLINES et nous est revenu ce proverbe italien : «Le sarment tient du cep».

Durant votre enfance rythmée par des vacances agricoles, vous avez vite pénétré avec votre curiosité naturelle les mystères de la nature : «l'alternance des saisons et l'exigence quotidiennement assurée des lendemains formant mon esprit à la réflexion du devenir», avez-vous dit.

En bref, pour vous, le devenir ne peut être qu'éternellement efficace et vivant. Heureux ceux pour qui celui qui a appris à lire, à écrire, a aussi habitué à penser. C'est cela l'éducation. Mais soyons honnête, si l'on n'y prend garde, nous ne savons plus penser, abreuvés par des médias qui nous submergent. Comme vous savez le dire, vous avez été attiré par la science du devenir, ce qui vous amène à vous intéresser à l'enfance, à l'ossification et à son cartilage de conjugaison.

Dans la campagne de Celleneuve, vous trouvez le temps de satisfaire le dimanche ou les temps de vacances à l'observation botanique et aux travaux de jardin qui vous rapprochent de vos racines, des années inoubliables de l'enfance si bien évoquées par Marcel PAGNOL dans «le Château de ma mère».

J'ai cette même passion et je sais combien les joies naturelles provoquées par la découverte d'une fleur nouvelle, dans un jardin que l'on croit bien connaître, est captivante. Combien de fois ces séjours dans nos jardins secrets furent profitables au cours de mes pensées qui, comme ces plantes poussant sans contrainte, pouvaient, elles aussi, se libérer de certaines contingences.

Vous êtes un enseignant car vous avez le plaisir de donner et de communiquer. Vous serez heureux que je souligne le rôle que vous avez joué dans l'expansion de la chirurgie orthopédique à l'Hôpital SAINT-PIERRE, centre de soins et d'enseignement de dimension internationale.

Il faut ajouter à ce florilège que vous avez parrainé et promu la chirurgie pédiatrique orthopédique au PORTUGAL, en amitié avec votre collègue le Professeur CORTE REAL. Vous voyez, nous avons bien des ressemblances et des goûts communs et je pense que si vous avez fait vôtre tout cela, c'est que vous avez adopté comme ligne de conduite cette phrase d'Édouard Herriot : «Le problème n'est pas de savoir quel temps on doit consacrer au plaisir et quel temps au travail, mais bien de savoir trouver son plaisir dans son travail».

Yves GUERRIER

\*

\* \* \*

*ALLOCUTION du PRÉSIDENT de l'ACADÉMIE*

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Mes Chers Confrères,

Après les brillants discours de Monsieur Jean-Gabriel POUS et de Monsieur GUERRIER que je félicite doublement, mon propos sera relativement bref, car pratiquement encore une fois tout a été dit, et bien dit.

Me tournant vers la famille du Professeur Édouard MOURGUE-MOLINES et notamment vers son épouse, je préciserai que j'ai vivement regretté de l'avoir trop peu connu par suite de mon éloignement parisien durant de nombreuses années, mais que d'emblée, j'avais été fasciné par sa finesse, sa distinction et son charme, qualités qui sont, Madame, à l'unisson des vôtres.

La riche personnalité d'Édouard MOURGUE-MOLINES comportait de nombreuses facettes qui toutes ont été excellemment décrites : l'enseignant, le médecin, le patriote, le citoyen, le chrétien.

Ami des riches et des pauvres, homme de dévouement et de tolérance, le Professeur Édouard MOURGUE-MOLINES joua un rôle important dans l'activité de l'église réformée de France, notamment auprès du Pasteur BOEGNER lui aussi homme d'exception que j'ai connu et admiré, l'un des pères de l'œcuménisme.

Homme de discernement, lucide et courageux, de fidélité et de devoir, Édouard MOURGUE-MOLINES mettait en œuvre une devise qui m'est aussi particulièrement chère et qui aide à traverser les étapes difficiles de l'existence : celle de la maison d'Orange : «Je maintiendrai».

Quant à vous, Monsieur, si je n'ai pas le plaisir de vous connaître depuis longtemps, je me félicite par contre d'avoir apprécié depuis de nombreuses années, (ce qui semble constituer un gage supplémentaire très sérieux vous concernant), professionnellement d'abord, alors que j'étais Ingénieur en chef du Génie Rural de la Circonscription de MONTPELLIER, amicalement ensuite, votre beau-père, l'architecte Édouard BONNAUD, devenu Inspecteur Général de la Construction et mon confrère dans notre Compagnie.

L'agronome que je suis a appris avec joie que malgré vos absorbantes occupations d'enseignant, de chercheur, de chirurgien, d'administrateur de l'Institut SAINT-PIERRE de PALAVAS, de coopérant international, et fidèle aux souvenirs des vacances agricoles qui ont marqué votre enfance, vous avez la sagesse de vous consacrer le plus souvent possible aux travaux de jardinage dans votre propriété de Celleneuve.

Que mon ami et confrère, le Professeur Yves GUERRIER soit comme vous me réjouit. Je pense à la pérennité de certaines valeurs, même si elles paraissent souvent oubliées dans les temps actuels, qui s'appellent l'effort, la fidélité familiale, le culte de ses propres racines.

Dans le monde troublé que nous vivons, à travers l'évolution rapide que nous subissons, il est bon, si l'on veut maîtriser au minimum les événements, de pouvoir se raccrocher à quelques balises solides.

L'écrivain LANZA DEL VASTO que j'ai eu le plaisir de connaître à différentes reprises, ne disait-il pas il y a quelques années : « j'ai l'impression d'être dans un train rapide, suivant follement et inexorablement des rails, mais qui aurait perdu son conducteur... » ? Le contact avec la nature, symbole d'équilibre, avec cette terre qui ne ment pas, dont la vie est rythmée immuablement par les saisons, nous confère un minimum de bon sens dont nous avons un grand besoin.

Je ne doute pas qu'animé de conceptions semblables, le spécialiste d'orthopédie pédiatrique que vous êtes, apprend et continuera d'apprendre aux jeunes en général et à ceux de l'Institut SAINT-PIERRE en particulier, à essayer de marcher droit. La FRANCE en a un impérieux besoin pour entrer avec succès dans l'Europe intégrée de 1992 avec le marché unique.

Contrairement à ce qu'écrivait en 1916, Catherine MANSFIELD, femme de lettres anglaise, décrivant les maisons du Midi de la France, nous disposons à MONTPELLIER, à l'Académie des Sciences et Lettres, de fauteuils confortables. Paraphrasant Molière dans *Les Précieuses Ridicules*, je vous dirai donc, Monsieur, en terminant : c'est avec plaisir et confiance que d'une manière officielle, nous vous prions de vous asseoir désormais dans le cinquième fauteuil qui vous tend ses bras, celui du regretté Professeur Édouard MOURGUE-MOLINES.

Je remercie l'assistance de son aimable attention et je la félicite d'être nombreuse.

Pierre DELLENBACH